

Conversation nocturne (après la lecture de Carver)

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 32, Number 2 (188), April 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31882ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1990). Conversation nocturne (après la lecture de Carver). *Liberté*, 32(2), 45–51.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

CONVERSATION NOCTURNE (après la lecture de Carver)

– C'est l'histoire d'un hibou qui s'extrait d'une poubelle où il méditait sur l'existence de Dieu. Il a les plumes un peu moisies. Il peine à soulever le couvercle, et...

– Du Beckett au petit pied! coupa Jessica en riant. Vous avez toujours des idées qui vous diminuent?

Le Ki ne répondit pas tout de suite. Il regardait au mur un cadre minable. Au premier plan, on voyait des vaches de montagne qui tenaient debout sur une pente impossible. Elles avaient pourtant quatre pattes égales. «Comment tiennent-elles debout?» se disait le Ki. Il plissait les yeux pour essayer de voir si les pattes, d'un côté, n'étaient pas enfoncées dans la pente. Mais non. Et les vaches tenaient. Peut-être à cause du ki. Quand ses proches l'avaient surnommé le Ki, ils ne savaient rien du véritable ki, dont les Japonais venaient de tenter de démontrer l'existence, à Tsukuba, devant des Occidentaux incrédules. Le ki était une force enviable, encore étrangère à la physique et en vertu de laquelle un maître pouvait tenir tout péril à distance sans lever le petit doigt.

Le Ki se passa les deux mains sur le visage, de haut en bas, en appuyant si fort qu'il eut l'impression de devenir tout rouge. Il dit:

– J'ai écrit aussi autre chose. Un conte, où un jeune homme subit victorieusement des épreuves intellectuelles

au delà des mers. Une histoire affligeante. Et une autre encore pire, vingt fois plus longue...

Il avait dit les derniers mots dans un gémissement. Il conclut:

- Tout doit être posthume, Jessica. Et même, jamais personne de vivant ne devrait lire ça. C'est si affligeant qu'on n'y survivrait pas.

Jessica le regardait fixement. Sans se l'avouer, il en était flatté. C'était comme si ses plumes retrouvaient un peu d'éclat. En balayant la table de ses deux mains, Jessica dit:

- Vous ne vous aimez pas.

- Peut-être pas, dit le Ki. Je ne sais pas.

Ils étaient assis l'un en face de l'autre dans la binnerie *Chez Fred*. Il était six heures du matin. La ville, derrière la fenêtre, paraissait excessivement loin.

- Vous ne savez pas? Vous ne savez rien? dit Jessica.

- Euh... non. Je ne suis professeur de rien. Je rêvasse, vous savez. Comme les animaux rêvassent, sans doute. La pensée est trop difficile pour eux. Hors de portée. Pour moi aussi, je crois bien. J'ai pourtant essayé. Mais je ne vois que des images qui passent, sans suite.

- Par exemple, vous voyez quelque chose maintenant? Quoi? dit Jessica.

- Vous, dit le Ki.

Et il voulut rattraper ce mot. Il songea que l'entraînement de la conversation le mettait sur des rails improbables, mais il ne le dit pas. Ensuite, l'idée lui vint que la conversation le plaçait plutôt dans une position où tout ce qu'il disait était vrai et faux en même temps, sans qu'il pût reconnaître la mauvaise herbe et la séparer du reste. Il dit:

- Tout est toujours trop vert. La vérité n'est pas mûre. Tout ce que je vous dis est vrai et faux. Je ne peux pas faire mieux. Je pense et je ne pense pas. C'est vrai.

Il y eut un silence, pendant lequel il se demanda s'il s'éloignerait davantage de la vérité en continuant, ou s'il s'en rapprocherait. Ne pouvant répondre, il ajouta:

– Une moitié de moi annule toujours l'autre, si bien que je ne me connais pas, parce qu'il n'y a rien à connaître. Quand j'essaie de me comprendre, je ne vois rien, je suis devant rien. À tel point que j'ai tendance à croire qu'à l'intérieur de chacun, il n'y a rien. Et qu'en fin de compte, l'extérieur, le dehors gouvernent tout, que toute force interne est imaginaire. C'est ce que le hibou essaie de dire en sortant de la poubelle. Oui, le hibou cherche à causer. Il voudrait dire: «Dieu est dehors». Bien sûr, il n'y arrive pas. Dans la poubelle, il a perdu trop de plumes. Excusez-moi, tout ça n'a aucun sens.

– Peut-être que ça en a un, dit Jessica.

Les conversations s'emmêlaient bizarrement dans la binnerie. C'était un chœur sans direction. Des *tabarnak* joyeux venus du comptoir tombaient dans le dialogue comme des pétards.

– J'aime votre douceur, dit Jessica.

– C'est de la mollesse. On peut être mou et hypernerveux, comme les lombrics. Vous ne vous demandez pas pourquoi j'aime tant ces bestioles?

– Vous vous martyrisez toujours. Un type qui se flagelle, quel tableau!

– Ça empêche d'enfler. Plus on gonfle, plus on est vide. Vous ne me trouvez pas déjà assez vide sans enflure?

– Oh l'idiot! Mais quel idiot!

Elle semblait découragée, réjouie en même temps. Elle devait le trouver ridicule au dernier degré.

– En défonçant le plancher du ridicule, qu'est-ce qu'on risque? On tombe dans la liberté. J'aimerais bien être un distributeur automatique de joie. Un automate, un petit truc en bois qui fait rire. Quand j'étais petit, j'avais une cigogne en bois peint, toute plate, avec un manche et des roulettes et un cou à ressort. J'aimerais être cette cigogne. Elle amusait sans se forcer. Tout est tellement sinistre, vous ne trouvez pas? Je flaire que la sinistrose est de la mauvaise herbe.

Enfin, je ne sais pas. Mais je le flaire depuis toujours. Et j'ai toujours l'impression d'être un ressort déglingué.

Il songea qu'il ne laissait pas la moindre place à Jessica. Il était bavard comme un muet qui vient de recouvrer la voix. Il enchaîna d'un ton préoccupé:

– J'essaie une nouvelle histoire. Une réplique m'est venue. J'ai peur que ça dégénère encore en foirade. C'est comme ça chaque fois. Les lois de la narratologie en prennent un coup. Du moins, c'est ce qu'on me dit. Je ne connais pas les lois.

– Alors c'est délinquant, comme vos anciens élèves?

– Ben oui. Dans un cours de création, j'aurais zéro.

Jessica rit en détournant la tête, par délicatesse. Si elle avait su comme il aimait la voir rire! Quand elle riait sans bruit, c'était une transfiguration complète. Elle devenait une rose. S'il avait fallu, il aurait essayé de devenir un autre pour voir son visage s'éclairer ainsi, mais le naturel semblait suffire. Il dit:

– Vous voyez: Dieu est dans votre sourire. Il n'y a rien dans le sourire. Donc, Dieu est bien dehors. «Cela qu'on appelle Dieu», comme dit saint Thomas. Le hibou a raison.

Il vit s'afficher dans sa tête deux vers qu'il avait écrits et oubliés:

*Force et décision m'ont quitté
Laisant un agneau à leur place.*

Les vers s'effacèrent quand il songea que c'était Musset craché. Et pourtant, la chanson de Barberine, quelle merveille! Jessica demanda:

– L'histoire du jeune homme, qu'est-ce que c'était?

Il hésita.

– Vous êtes sûre que vous y tenez?

– Oh oui, doux idiot!

Il n'en fallait pas plus pour le décider.

– Eh bien, le jeune homme arrive près d'une maison

aux grandes fenêtres. C'est une université, vous comprenez. C'est plein de bureaux, de maîtres et de livres jusqu'au plafond. Un cube d'air confiné, vicié. Les fenêtres sont toujours fermées. Mais le jeune homme est enthousiaste. Il ne soupçonne rien. Alors...

– Alors?

– Il se fait embringuer. Mais non, j'arrête, c'est trop affligeant.

– Au fond, vous êtes un vieil anarchiste, dit Jessica.

Il poussa un soupir. Il savait que Jessica travaillait sur le *Traité de l'iambe* du chanoine Aristoloche. Elle l'avait trouvé par hasard en soulevant une roche dans le jardin d'un presbytère. Et le Ki ne voulait ni la provoquer, ni la décourager.

Je ne vous comprends pas, dit Jessica, fronçant les sourcils pour la première fois. Je veux apprendre, moi, je veux tout savoir!

– Pourquoi? Parce que le savoir donne du pouvoir? dit le Ki, comme s'il voyait clair dans quoi que ce fût.

Et puis, regrettant ce qu'il avait dit, il lança bêtement:

– Vous avez une voiture toute verte!

– Verte? dit Jessica. Vous êtes fou. Vous ne savez rien, mais si vous continuez, vous allez au moins savoir que j'ai mauvais caractère.

Maintenant, elle croisait les bras, solide comme un brise-glace qui va foncer. Le Ki perdait pied. «Pourquoi suis-je si bête?» Il se demandait comment ramener l'affabilité quand la serveuse, au bout de sa course, lâcha devant eux deux nouvelles tasses de café et ramassa les vides en disant:

– J'ai vu Joe Bocan hier à soir. Elle en avait pas lourd sul dos, la maudite. Pis la patronne itou, aux États. Elle s'est fait griller tout nue, la chanceuse. Ah monsieur Roger!

Elle ignorait qu'on l'appelait le Ki. Surpris d'entendre son nom, il l'associa, sans savoir pourquoi, à l'*Almanach du*

pauvre Robert qui avait fait tant de dégâts dans les esprits, à Londres, l'année de la grande peste.

– Le *Journal de l'année de la peste* est bizarre, dit-il à Jessica. Defoe entasse les cadavres. On n'entend que le roulement des charrettes vers les fosses communes, la nuit, et les hurlements des mourants dans les maisons fermées. Les portes étaient marquées d'une grande croix rouge soulignée par l'inscription: «Dieu, aie pitié de nous».

Jessica fit la grimace.

– Moi, j'ai décidé de mourir quand je voudrai. Je mourrai quand je l'aurai décidé, pas avant!

Le Ki reprit d'une voix à peine audible:

– Vous connaissez le petit poème? Je crois qu'il est de Traherne. Ginsberg dit que c'est le plus beau jamais écrit en langue anglaise. Il se termine aussi par les mots: «Seigneur, ayez pitié de nous».

– Assez de pitié! riposta Jessica entre ses dents. Je hais la pitié.

Le Ki ajouta pourtant, avec une faiblesse telle qu'il aurait pu disparaître en parlant:

– Toute cette violence qui s'est amassée autour de votre tête! Je la porte avec vous, mais je n'y comprends rien.

Les violences que Jessica lui avait racontées par bribes pleuvaient maintenant dans la binnerie. Les coups, les insultes, la manipulation et le chantage secouaient la bâtisse. Ils allaient faire tomber les vaches de montagne.

Alors, en un éclair, le Ki s'aperçut qu'il exerçait un pouvoir lui aussi, un pouvoir en douce, beaucoup plus insidieux que les violences, et il comprit qu'il était juste – l'eau retombe en pluie après être montée en vapeur – que des violences tonitruantes pleuvent maintenant sur lui aussi. Il se dit très rapidement: «Tout ce qui sort de l'homme est mauvais. La séduction... L'humilité serait d'être une oreille. Si seulement je pouvais n'être qu'une oreille, une

grosse oreille! Je ne ferais aucun mal.» Puis, inarrêtables, ces mots tombèrent de sa bouche:

– Jessica! Je comprends quelque chose! Et c'est grâce à vous!

Au moment où les circonstances s'y prêtaient le moins, voilà qu'il débordait d'enthousiasme et de reconnaissance. Dehors, contre la fenêtre, montait un petit arbre noir. Au-dessus de l'arbre, on devinait des fils électriques. Le Ki ne savait déjà plus s'il avait compris quelque chose. Regardant les étoiles au-dessus des fils, il pensait: «Le même nombre d'étoiles qu'à l'accoutumée», et il se disait que cela aussi pouvait bien être vrai et faux.